

La revue des ressources

-- Dossiers - Restitutio --

Restitutio



Sac au dos (1878)

Joris-Karl Huysmans
jeudi 11 janvier 2007

LA chaussée de la rue de Lourcine houlait, les bibines étaient pleines ; pressés les uns contre les autres, des ouvriers en sarrau, des ouvrières en haillons, des soldats sanglés et guêtrés scandaient avec le cliquetis des verres la Marseillaise qu'ils s'époumonnaient à chanter faux. Coiffés de képis d'une profondeur incroyable, ornés de visières d'aveugles et de cocardes en fer-blanc, affublés d'une jaquette d'un bleu-noir, d'un pantalon bleu de lin, traversé d'une bande rouge, les mobiles de la Seine hurlaient à la lune avant que d'aller faire la conquête de la Prusse. C'était un hourvari assourdissant ; les verres tintaient, les brocs vides faisaient sonner le zinc de leurs flancs, les cruches pleines clapotaient, les bidons s'entrechoquaient avec un tumulte de fer-blanc qu'on secoue, les cris éclataient de toutes parts, coupés çà et là par le grincement des fenêtres que le vent battait. Soudain, un roulement de tambour couvrit toutes ces clameurs. La mobile sortait en masse de la caserne ; alors ce fut une noce, une godaille, un grouillement indescriptible. Ceux des soldats qui buvaient dans la boutique s'élançèrent dehors, suivis de leurs parents et de leurs amis, qui se disputaient l'honneur de porter leur sac ; les rangs étaient rompus, c'était un pêle-mêle de militaires et de bourgeois ; les mères pleuraient, les pères s'efforçaient d'être calmes, les enfants qui ne comprenaient pas que leur grand frère allait se faire tuer pour la plus grande gloire d'un Empereur, sautaient de joie dans tout ce tintamarre, et braillaient, de toute leur voix aiguë, des chansons patriotiques !

On traversa tout Paris, à la débandade, à la lueur des éclairs qui flagellaient de blancs zigzags les nuages en tumulte. La chaleur était écrasante, le sac était lourd, on buvait à chaque coin de rue. On arriva enfin à la gare d'Aubervilliers. Il y eut un moment de silence, coupé çà et là par le bruit d'un sanglot, puis quand on nous eût bien empilés comme des bestiaux, dans des wagons à marchandises, le tohu-bohu reprit de plus belle : "Bonsoir, Jules ! A bientôt. Sois raisonnable. Tu as tout ce qu'il te faut !" On se serra la main une dernière fois, le train siffla, nous avons quitté la gare. Nous étions bien une pelletée de cinquante hommes dans la boîte qui nous roulait. La plupart étaient ivres et beuglaient, d'autres pleuraient, d'autres enfin, accroupis dans un coin, regardaient silencieux et mornes le plancher qui trépidait dans la poussière. Tout à coup le train fait halte. Je descends. Nuit complète, il est minuit vingt-cinq minutes. De tous côtés s'étendent des champs, et au loin, éclairés par les rayons blancs des éclairs, une maisonnette, un arbre, dessinent leur silhouette sur le ciel gonflé d'orage. L'on n'entend que le grondement de la machine qui éructe des gerbes d'étincelles, et, dans la nuit, le rail placé devant elle brille comme un mince filet d'eau. Cet arrêt dura bien deux heures. Les disques flamboyaient, rouges, le mécanicien attendait qu'ils tournassent. Ils redevinrent blancs ; nous remontâmes dans les wagons, mais un homme qui arrivait en courant dit quelques mots au chauffeur qui recula de suite jusqu'à une voie de garage, où nous reprîmes notre immobilité. Nous ne savions ni les uns ni les autres où nous étions. Je redescends de voiture, et, assis sur un talus, j'écorche avec les dents un morceau de pain de munition, et je bois un coup de vin. J'étais en train de passer ma gourde à un camarade qui se mourait de soif, quand un renâchement farouche gronda au loin ; deux fanaux semblables à d'énormes yeux coururent sur le rail que nous avons quitté, la terre trembla, un épouvantable vacarme de ferrailles en branle retentit, et un immense train d'artillerie passa à toute vapeur, charriant des chevaux, des hommes, des canons dont le col de bronze luisait dans le scintillement des lumières. Le disque se referma, et, cinq minutes après, nous reprîmes notre marche lente, interrompue par des haltes de plus en plus longues. Le jour se leva enfin, et, penché à la portière du wagon, fatigué par toutes les secousses de la nuit, je regarde la campagne qui nous environne : une enfilade de plaines crayeuses, et fermant l'horizon une bande d'un vert pâle, comme celui des turquoises lavées d'eau. Un pays plat, triste, grêle, la Champagne pouilleuse ! - Peu à peu, le soleil se leva ; nous roulions toujours ; nous finîmes bien par arriver enfin ! Partis le soir à huit heures, nous étions rendus le lendemain à trois heures de l'après-midi à Châlons. Le débarquement s'opéra avec le même ordre que le départ. Rien n'était prêt à notre arrivée : ni cantine, ni paille, ni manteaux pour nous couvrir, ni armes pour nous armer, rien, absolu. ment rien. Trois jours durant, nous vécûmes au hasard de Mourmelon, exploités à outrance par les habitants, couchant dans les tentes, n'importe comment, sans paille et sans

couverture. Tout cela n'était pas fait pour nous engager à prendre goût au métier. Six ou sept jours après que j'avais été jeté dans ce camp, l'eau que j'avais bue me rendit tellement malade que je dus entrer d'urgence à l'hôpital. Je boucle mon sac, et, sous la garde bénévole d'un caporal, me voilà parti, clopin-clopant, traînant la jambe et suant sous mon harnais. L'hôpital regorgeait de monde, on me renvoie. Je vais alors à l'une des ambulances les plus voisines ; un lit restait vide ; je suis admis. Je dépose enfin mon sac, et en attendant que le médecin m'interdise de bouger, je vais me promener dans le petit jardin qui relie le corps des bâtiments. Soudain surgit d'une cahute un homme à la barbe de chiendent et aux yeux glauques, qui plante ses mains dans les poches d'une longue robe couleur de cachou, et me crie du plus, loin qu'il m'aperçoit : "Eh ! l'homme, qu'est-ce que vous f... là ?" Je m'approche, je lui explique le motif qui m'amène. Il secoue ses bras et hurle : "Rentrez ! vous n'aurez le droit de vous promener dans le jardin que lorsqu'on vous aura donné un costume." Je rentre dans la salle ; un infirmier arrive et m'apporte une robe, une culotte, des savates, un bonnet. Je me déshabille et je me regarde dans ma petite glace : quelle figure et quel accoutrement, bon Dieu ! Teint carnavalesquement pâle, cheveux en brosse, barbe en pointe, grande robe gris de souris, culotte d'un roux pisseux qui flotte avec une joyeuse ampleur sur mes maigres tibias, savates immenses et sans talons, bonnet de coton gigantesque. Je ne puis m'empêcher de rire. Je tourne la tête de côté, je vois mon voisin de lit qui crayonne mon portrait sur un calepin. Nous devenons de suite amis, nous connaissons l'un et l'autre tel et tel peintre, nous entamons des discussions d'esthétique, nous oublions nos infortunes. Le soir arrive, on me sert un plat de bouilli, perlé de noir par quelques lentilles, on me verse à plein verre un coco généreux. Je ne puis parvenir à me griser, je dors.

Le lendemain matin, je suis réveillé vers six heures par un grand fracas de porte et par des éclats de voix. Je me mets sur mon séant, je me frotte les yeux, et j'aperçois le monsieur de la veille, toujours vêtu de sa houppelande couleur de cachou, qui s'avance, majestueux, suivi d'un cortège d'infirmiers. C'était le major.

A peine entré, il roule de droite à gauche et de gauche à droite ses yeux d'un vert morue, enfonce ses mains dans ses poches, et braille :

- Numéro 1, montre ta jambe, ta sale jambe. Eh ! elle va mal, cette jambe, cette plaie coule comme une fontaine ; lotion d'eau blanche, charpie, demi-ration, bonne tisane de réglisse.
- Numéro 2, montre ta gorge, ta sale gorge. Elle va de plus en plus mal, cette gorge ; on lui coupera demain les amygdales.
- Mais, docteur...
- Eh ! je ne te demande rien, à toi ; si tu dis un mot, je te flanque à la diète.
- Mais enfin...
- Vous mettrez cet homme à la diète. Écrivez : diète, gargarisme, bonne tisane de réglisse.

Il passa ainsi la revue des malades, prescrivant à tous, lépreux et blessés, fiévreux et dysentériques, sa bonne tisane de réglisse.

Il arriva devant moi, me dévisagea, m'arracha les couvertures, me bourra le ventre de coups de poing, m'ordonna de l'eau albuminée, l'inévitable tisane, et sortit, reniflant et traînant des pieds. La vie était difficile avec les gens qui nous entouraient. Nous étions vingt et un dans la chambrée. A ma gauche couchait mon ami le peintre ; à ma droite un grand diable de clairon, grêlé comme un dé à coudre, sec comme un échalas, jaune comme un verre de bile. Son bec effilé, ses petits yeux, enfantins et vieillots, son crâne presque chauve, sa barbe rare et plantée en broussailles, rappelaient assez bien la tête d'un oiseau qui se déplume. Il avait d'ailleurs les instincts de certains d'entre eux : la paillardise des moineaux, l'ivrognerie des grives. Il cumulait deux professions : celle de rapetasseur de savates le jour, celle de rapetasseur de filles la nuit. C'était, malgré tout, un être cocasse et jovial, un joyeux drille qui gambadait sur la tête, sur les mains, qui vous racontait le plus naïvement du monde la façon dont il se ventrouillait dans la fange, le soir, ou qui entamait d'une voix grêle des chansons sentimentales :

Je n'ai gardé dans mon malheur-heur

Que l'amitié d'une hirondelle (bis).

Je conquis l'amitié de ce drôle en lui donnant vingt sous pour se procurer une bouteille de vin, et bien nous en prit de n'être pas mal avec lui, car le reste de la chambrée, composé en grande partie d'abominables gredins, était fort disposé à nous chercher noise.

Un soir entre autres, la 15 Août, le peintre n'étant pas de bonne humeur, menaça de souffleter deux hommes qui lui avaient pris une serviette. Ce fut un charivari formidable dans le dortoir. Nous étions deux contre dix-neuf, nous avons la chance de recevoir une vigoureuse raclée, quand le clairon intervint, prit à part les plus intraitables, leur dit qu'ils avaient tort, que nous n'étions ni des méchants garçons ni des poseurs, que toutes les fois qu'il avait eu faim et qu'il n'avait pas eu un sou pour faire acheter du pain en dehors de l'hôpital, nous lui en avons donné ; bref, la serviette fut rendue, tout le monde se serra la main, et pour fêter la réconciliation, il fut entendu que trois d'entre eux tâcheraient de se faufiler hors de l'ambulance et rapporteraient de la viande et du vin.

La lumière avait disparu à la fenêtre du major, le pharmacien éteignit enfin la sienne, nous rampons en dehors du fo tirrè, examinons les alentours, faisons signe aux trois hommes qui se glissent le long des murs, ne rencontrent pas de sentinelles sur leur route, se font la courte-échelle, et sautent dans la campagne. Une heure après, ils étaient de retour, chargés de victuailles ; ils nous les passent, rentrent avec nous dans le dortoir ; nous supprimons les deux veilleuses, allumons des bouts de bougie par terre, et autour de mon lit, en chemise, nous formons le cercle. Nous avons absorbé trois ou quatre litres et dépecé la bonne moitié d'un gigotin, quand un énorme bruit de pas se fait entendre ; je souffle les bouts de bougie à coups de savate, chacun se sauve sous les lits. La porte s'ouvre, le major paraît, pousse un formidable juron, trébuche dans l'obscurité, sort et revient avec un falot et l'inévitable cortège des infirmiers. Je profite du moment de répit pour faire disparaître les reliefs du repas, le major traverse rapidement le dortoir et s'arrête devant Pardon qui fait semblant de se réveiller, et grommelle des injures contre le médecin qu'il prétend n'avoir pas reconnu. Celui-ci n'écoute pas ses excuses et lui inflige la diète pour toute la journée du lendemain. Nous nous tordons de rire dans nos draps, des fanfares éclatent à l'autre bout du dortoir, nous sommes tous mis à la diète, et le major s'en va, de plus en plus furieux, maudissant les mobiles de la Seine, mâchonnant dans sa barbe les épithètes peu flatteuses de canailles et de coquins.

Une fois parti, nous nous esclaffons à qui mieux mieux ; des roulements, des fusées de rire grondent et pétillent ; le clairon fait la roue dans le dortoir, un de ses amis lui fait vis-à-vis ; un troisième saute sur sa couche comme sur un tremplin, et bondit et rebondit, les bras flottants, la chemise envolée ; son voisin entame un cancan triomphal ; la scène devient épique. Le major rentre, fait empoigner les danseurs, et nous annonce qu'il va rédiger un rapport et l'envoyer à qui de droit.

Le calme est enfin rétabli ; le lendemain, nous faisons acheter des mangeailles par les infirmiers. Les jours se passent sans autres incidents. Nous commençons à mourir d'ennui dans cet hôpital, quand, à cinq heures, un jour, le médecin, - ce sinistre imbécile qui refusa de se lever, une nuit, pour assister un malheureux mobile qui se mourait de la fièvre typhoïde, sous le prétexte qu'il n'y pouvait rien, - se précipite dans la salle, nous ordonne de boucler nos sacs, et nous apprend que les Prussiens marchent sur Châlons.

Une morne stupeur règne dans la chambrée. Jusquelà, nous ne nous doutions pas des événements qui se passaient ; nous avons appris la trop célèbre victoire de Sarrebrück, nous ne nous attendions pas aux terribles revers qui nous accablaient. Le médecin fait la visite de tous les hommes, renvoie dans leurs corps les moins malades, et ordonne aux autres de se tenir prêts à partir d'un moment à l'autre.

Pardon et moi, nous étions au nombre de ces derniers. La journée se passe, la nuit se passe ; nous nous étendons tout habillés sur les lits. Enfin, vers neuf heures, le lendemain matin, apparaît une longue file de cacolets conduits par des soldats du train. Nous grimpons à deux sur l'appareil ; Pardon et moi nous étions hissés sur le même animal ; seulement comme il était plus lourd, le système bascula : je montai en l'air tandis qu'il descendait en bas, jusque sous la panse de la bête, qui, tirée par devant, poussée par derrière, gigotta et rua furieusement. Nous courions dans un

tourbillon de poussière, aveuglés, ahuris, secoués, cahotés, nous cramponnant à la barre du cacolet, fermant les yeux, criant, riant, geignant. Nous arrivâmes à Châlons, plus morts que vifs. L'on nous empila dans des wagons, et nous quittâmes la ville pour aller où ?... Personne ne le savait. Il faisait nuit ; nous volions sur les rails. Les malades étaient sortis des wagons et couraient sur les marchepieds tout le long du train. La machine siffle, ralentit son vol et s'arrête devant une gare. Nous mourions de faim. L'intendance n'avait oublié qu'une chose : nous donner un pain pour la route. Quelle était cette gare ? Je ne l'ai jamais su. Toujours est-il qu'un buffet était ouvert, j'y cours, mais d'autres m'avaient devancé. On se battait alors que j'y arrivai. Les uns s'emparaient de bouteilles, les autres de viandes, ceux-ci de pain, ceulx-là de cigares. Affolé, furieux, le tavernier défendait sa boutique à coups de broc. Le premier rang des mobiles, poussé par les nouveaux arrivants, se rua sur le comptoir, qui chavira et s'abattit, entraînant dans sa chute le patron et les garçons du restaurant. Vaincue par le nombre, cette valetaille prend la fuite. Nous sommes maîtres de la place. Pendant ce temps, le train siffle et part. Aucun de nous ne se dérange, et, tandis qu'assis sur la chaussée, j'explique à Pardon là contexture du sonnet, le train revient sur ses pas pour nous chercher. Nous remontons dans nos compartiments, et nous passons la revue du butin que nous avons conquis. A vrai dire, les mets étaient peu variés : de la charcuterie, et rien que de la charcuterie ! Nous avons six rouelles de cervelas à l'ail, une lan-,ue écarlate, deux saucissons enroulés de ficelles comme une momie de bandelettes, une superbe tranche de mortadelle, une tranche au liseré d'argent, aux chairs d'un rouge sombre marbrées de blanc, quatre litres de vin rouge, une demi-bouteille de cognac et des bouts de bougies. Nous fichâmes les fumignons dans le col de nos gourdes qui se balancèrent, retenues aux parois du wagon par des ficelles. C'était, par instants, quand le train sautait sur les aiguilles des embranchements, une pluie de gouttes chaudes qui se figeaient presque aussitôt en de larges plaques blanches, mais nos habits en avaient vu bien d'autres ! Nous commençâmes immédiatement le festin qu'interrompaient les allées et venues de ceux des mobiles qui, courant sur les marchepieds, tout le long du train, venaient frapper au carreau et nous demandaient à boire. Nous chantions à tue-tête, nous bidonnions, nous trinquions ; jamais malades ne firent autant de bruit et ne gambadèrent ainsi sur un train en marche ! On eût dit d'une cour des Miracles roulante ; les estropiés sautaient à pieds joints, ceux dont les intestins brûlaient les arrosaient de lampées de cognac, les borgnes ouvraient les yeux, les fiévreux cabriolaient, les gorges malades beuglaient et pintaient, c'était inouï.

Cette turbulence finit cependant par se calmer. Je profite de ce moment de répit pour passer le nez à la fenêtre. Il n'y avait pas une étoile, pas même un bout de lune, le ciel et la terre ne semblaient faire qu'un, et dans cette intensité d'un noir d'encre clignotaient comme deux yeux de couleurs différentes des lanternes attachées à la tôle des disques, l'une verte pour signaler la bifurcation que nous devons prendre, l'autre jaune pour nous indiquer la voie de garage. Le mécanicien jetait les trois coups de sifflet réglementaires, la machine fumait et vomissait sans relâche ses crachements d'étincelles. Je referme le carreau et je regarde mes compagnons. Les uns ronflaient ; les autres, gênés par le roulis du coffre, ronchonnaient et juraient, se retournant sans cesse, cherchant une place pour étendre leurs jambes, pour caler leur tête qui cahotait à chaque secousse. A force de les regarder, je finis par m'assoupir, quand l'arrêt complet du train me réveilla. Nous étions dans une gare, et le bureau du chef flamboyait comme un feu de forge dans la sombreur de la nuit. J'avais une jambe engourdie, je frissonnais de froid, je descends pour me réchauffer un peu. Je me promène de long en large sur la chaussée, je vais regarder la machine que l'on dételle et que l'on remplace par une autre, et passant devant le bureau, j'écoute la sonnerie et le tic-tac du télégraphe. L'employé, me tournant le dos, était un peu penché sur la droite, de sorte que, du point où j'étais placé, je ne voyais que le derrière de sa tête et le bout de son nez qui luisait, rose et perlé de sueur, tandis que le reste de la figure disparaissait dans l'ombre que projetait l'abat- jour d'un bec de gaz.

On m'invite à remonter en voiture, et je retrouve mes camarades tels que je les ai laissés. Cette fois, je m'endors pour tout de bon. Depuis combien de temps mon sommeil durait-il ? Je ne le sais, quand un grand cri me réveilla : Paris ! Paris ! Je me précipite à la portière. Au loin, sur une bande d'or pâle,

se détachaient en noir des tuyaux de fabriques et d'usines. Nous étions à Saint-Denis. La nouvelle court de wagon en wagon. Tout le monde est sur pied. La machine accélère le pas. La gare du Nord se dessine au loin, nous y arrivons. Nous descendons, nous nous ruons sur les portes, une partie d'entre nous parvient à s'échapper, l'autre est arrêtée par un cordon de troupes. On nous fait remonter de force dans un train qui chauffe, nous voilà repartis Dieu sait pour où !

Nous roulons derechef toute la journée. Je suis las de regarder ces ribambelles de maisons et d'arbres qui filent devant mes yeux, et se confondent en des tourbillons de vert et de brun. Toutes ces cahutes et ces taillis qui semblent se tenir et danser une longue farandole, m'étourdissent et m'aveuglent. Vers quatre heures du soir, la machine ralentit son essor, et s'arrête dans un débarcadère, où nous attendait un général obèse, autour duquel s'abattait une volée de jeunes merles, coiffés de képis roses, culottés de rouge et chaussés de bottes à éperons jaunes. L'homme chamarré d'or nous passe en revue, nous divise en deux escouades ; l'une part pour le séminaire, l'autre est dirigée sur l'hôpital. Nous sommes, paraît-il, à Arras. Pardon et moi, nous faisons partie de la première escouade. On nous hisse sur des charrettes bourrées de paille, et nous arrivons devant un grand bâtiment qui farde et semble vouloir s'abattre dans la rue. Nous montons au deuxième étage, dans une pièce qui contient une trentaine de lits ; chacun déboucle son sac, se peigne, s'assied. Un médecin arrive.

- Qu'avez-vous ? dit-il au premier. - Un anthrax. - Ah ! Et vous ? - Une dysenterie. - Ah ! Et vous ? - Une inflammation des bronches. - Mais alors vous n'avez pas été blessés pendant la guerre. - Pas le moins du monde. - Eh bien ! vous pouvez reprendre vos sacs. L'archevêque ne donne les lits des séminaristes qu'aux blessés.

Je remets dans mon sac les bibelots que j'en avais tirés, et nous repartons, bredi-breda, pour l'hospice de la ville. Il n'y avait plus de place. En vain les soeurs s'ingénient à serrer les lits de fer les uns contre les autres, les salles sont pleines. Fatigué de toutes ces lenteurs, j'empoigne un matelas, Pardon en prend un autre, et nous allons nous étendre dans le jardin, sur une grande pelouse de gazon.

Le lendemain matin, je cause avec le directeur, un homme intelligent et affable (ce n'était pas un militaire). Je lui demande la permission de sortir en ville. Il hésite, je lui affirme que personne ne le saura. Il y consent, je le remercie, puis je songe à Pardon. Je ne puis le laisser se morfondre seul entre ces quatre murs ! - Mon Dieu ! monsieur, dis-je au directeur, vous avez été si bon pour moi que vraiment si j'osais... - Osez, reprit-il en souriant. - Eh bien ! c'est que j'ai un camarade ici, si vous lui accordiez la permission de sortir avec moi, vous le rendriez bien heureux !

L'excellent homme dit oui, je cours chercher Pardon qui exulte, la porte s'ouvre, nous sommes libres ! Nous allons enfin déjeuner ! manger de la vraie viande ! boire du vrai vin ! Ah ! nous n'hésitons pas, nous allons au plus bel hôtel de la ville. On nous sert un succulent repas. Il y a des fleurs sur la table, des fleurs ! comprenez-vous ? des fleurs ! de magnifiques bouquets de roses et de fuchsias qui s'épanouissaient dans des cornets de verre, à chaque bout de la table. Le garçon nous apporte une entrecôte qui saigne dans un lac de beurre, le soleil se met de la fête, fait étinceler les couverts et les lames des couteaux, blute sa poudre d'or au travers (les carafes, et lutinant le pomard qui se balance doncement dans les verres, pique d'une étoile sanglante la nappe damassée. O sainte joie des bâfres ! j'ai la bouche pleine, Pardon étouffe et caresse du regard le ventre poussiéreux de la bouteille, l'odeur des rôtis se mêle au parfum des fleurs, la pourpre des vins lutte d'éclat avec la rougeur des roses, le garçon qui nous sert a l'air d'un idiot, nous avons l'air de goinfres, ça nous est bien égal. Nous nous empiffrons rôtis sur rôtis, nous nous ingurgitons bordeaux sur bourgogne, chartreuse sur cognac. Au diable les vinasses et les trois-six que nous buvons depuis notre départ de Paris ; au diable ces ratas sans nom, ces gargotilles inconnues dont nous nous sommes si maigrement gavés depuis près d'un mois ! Nous sommes méconnaissables ; nos mines de faméliques rougeoient comme des trognes, nous braillons, le nez en l'air, nous allons à la dérive ! Nous parcourons ainsi toute la ville.

Le soir arrive, il faut pourtant rentrer ! La soeur qui surveillait la salle des vieux nous dit avec sa

petite voix flûtée et sa bouche en fleur : "Messieurs les militaires, vous avez eu bien froid la nuit dernière, mais vous allez avoir un bon lit." Et elle nous emmène dans une grande salle où fignolent au plafond trois veilleuses mal allumées. J'ai un lit blanc, je m'enfonce avec délices dans les draps qui sentent encore la bonne odeur de la lessive. L'on n'entend plus que le souffle ou le ronflement des dormeurs. J'ai bien chaud, mes yeux se ferment, je ne sais plus où je suis, quand un gloussement prolongé me réveille. J'ouvre un oeil et j'aperçois, au pied de mon lit, un individu qui me contemple. Je me dresse sur mon séant. J'ai devant moi un squelette mal tendu de bribes de peau, au sommet duquel flotte, sur un cou de héron, une tête hideuse, aux chairs flasques et comme blettes, à la bouche ouatée de bourrelets rouges d'où s'échappe ce gloussement continu. Je lui demande ce qu'il me veut. Pas de réponse. Je lui crie : "Allez-vous-en, laissez-moi dormir !" Il me montre le poing. Ah ! ça, mais j'ai affaire à un fou furieux ! Tandis que je roule une serviette au bout de laquelle je fais un noeud bien serré, il avance d'un pas, je saute sur le parquet, je pare le coup de poing qu'il m'envoie, et lui assène en riposte, sur l'oeil gauche, un coup de serviette à toute volée. Il en voit trente-six chandelles, se rue sur moi, je me recule et lui décoche un vigoureux coup de pied dans l'estomac. Il roule par terre, entraîne dans sa chute une chaise qui rebondit, le dortoir est réveillé. Pardon accourt en chemise pour me prêter main-forte, la soeur arrive, les infirmiers s'élancent sur le fou qu'ils parviennent à grand-peine à faire recoucher.

L'aspect du dortoir était éminemment cocasse. Aux lueurs d'un rose vague qu'épandaient autour d'elles les veilleuses mourantes avait succédé le flamboiement de trois lanternes. Le plafond noir avec ses ronds de lumières qui dansaient au-dessus des mèches en combustion éclatait maintenant avec ses teintes de plâtre fraîchement recrépi. Les malades, une réunion de Guignols hors d'âge, avaient empoigné le morceau de bois qui pendait au bout d'une ficelle au-dessus de leur lit, s'y cramponnaient d'une main, et faisaient de l'autre des gestes terrifiés. A la vue de ces têtes funambulesques, de ces bouches ébréchées, de ces yeux ouverts comme des bondes de tonneaux, de ces chefs vermoulus qui oscillent sous d'interminables casquamèches, ma colère tombe, je me tords de rire, Pardon suffoque, les infirmiers sont ébahis, il n'y a que la soeur qui garde son sérieux et parvienne, à force de prières et de menaces, à rétablir l'ordre dans la chambrée.

La nuit s'achève tant bien que mal ; le matin, à six heures, un roulement de tambour nous réunit, le directeur fait l'appel des hommes. Nous partons pour Rouen. Arrivés dans cette ville, un officier dit au malheureux qui nous conduisait que l'hospice était plein et ne pouvait nous loger. En attendant, nous avons une heure d'arrêt. Je jette mon sac dans un coin de la gare, et nous voilà partis, Pardon et moi, errant à l'aventure, nous extasiant devant l'église de Saint-Ouen, nous ébahissant devant les vieilles maisons. Nous admirons tant et tant, que l'heure s'était écoulée depuis longtemps avant même que nous eussions songé à retrouver la gare. "Il y a beau temps que vos camarades sont partis, nous dit un employé de chemin de fer ; ils sont à Évreux !" Diable ! le premier train ne part plus qu'à neuf heures. - Allons dîner ! - Quand nous arrivâmes à Évreux, il faisait nuit complète. Nous ne pouvions nous présenter à pareille heure dans un hospice, nous aurions l'air de malfaiteurs ; la nuit est superbe, toutes les chandelles du bon Dieu sont allumées là-haut, nous traversons la ville, et nous nous trouvons en rase campagne. C'était le temps de la fenaison, les gerbes étaient en tas. Nous avisons une petite meule dans un champ, nous y creusons deux niches confortables, et je ne sais si c'est l'odeur troublante de notre couche, le parfum pénétrant des bois qui nous entourent ou ces mille broderies d'or qui scintillent là-haut qui nous émeuvent, mais nous éprouvons le besoin de parler de nos amours passées. Le thème était inépuisable ! Peu à peu, cependant, les paroles deviennent plus rares, les enthousiasmes s'affaiblissent, nous nous endormons. "Sacrebleu ! crie mon voisin qui s'étire, quelle heure peut-il bien être !" Je me réveille à mon tour, le soleil ne va pas tarder à se lever, car le grand manteau bleu se galonne à l'horizon de franges de soie rose. Quelle misère ! il va falloir aller frapper à la porte de l'hospice, dormir dans des salles tout imprégnées de cette odeur fade sur laquelle revient, comme une ritournelle obstinée, l'âcre senteur de la poudre d'iodoforme !

Nous reprenons tout tristes le chemin de l'hôpital. On nous ouvre, mais, hélas ! un seul de nous est

admis : Pardon ; et moi l'on m'envoie au lycée. La vie n'était plus possible ! Être seul ! Je me désole, j'erre comme une âme en peine dans les cours et sous les voûtes basses de ce collège qui est, entre parenthèses, un ancien cloître. Mon seul plaisir consiste à déchiffrer des vers inscrits par les moines sur les murailles. O piètre consolation ! misérable adjuvant ! Jugez par ces trois strophes que j'ai textuellement copiées du désordre poétique qui agitait les bons pères :

O croix qui veut l'austère, ô chair qui veut le doux,
O monde, ô évangile, immortels adversaires !
Les plus grands ennemis sont plus d'accord que vous,
Et les pôles du ciel ne sont pas plus contraires
On monte dans le ciel par un chemin de pleurs,
Mais que leur amertume a de douceurs divines
On descend aux enfers par un chemin de fleurs,
Mais, hélas ! que ces fleurs nous préparent d'épines
L'affleur qui, dans un jour, sèche et s'épanouit,
Les boules d'air et d'eau qu'un petit souffle casse,
Une ombre qui paraît et qui s'évanouit,
Nous représentent bien comme le monde passe !

Je méditais une évasion, quand un jour l'interne de service descend dans la cour. Je lui montre ma carte d'étudiant en droit, il connaît Paris, le quartier Latin. Je lui explique ma situation. "Il faut absolument, lui dis-je, ou que Pardon vienne au lycée, ou que j'aie le rejoindre à l'hôpital." Il réfléchit, et le soir, arrivant près de mon lit, me glisse ces mots dans l'oreille : "Dites, demain matin, que vous souffrez davantage." Le lendemain, en effet, vers sept heures, le médecin fait son entrée ; un bien singulier médecin ! un petit tonneau pédantesquement vêtu de noir, roupioux et sale. C'était, au demeurant, un brave et excellent homme. Il n'avait que deux défauts : celui de faire l'absinthe en parlant et celui de vouloir se débarrasser de ses malades, coûte que coûte. Tous les matins, la scène suivante se passait : "Ah ! ah ! le gaillard, criait-il, quelle mine il a ! bon teint, pas de fièvre ; levez-vous et allez prendre une bonne tasse de café ; mais pas de bêtises, vous savez, ne courez pas après les jupes ; je vais vous signer votre exeat, vous retournerez demain à votre régiment." Malades ou pas malades, il en renvoyait trois par jour. Ce matin-là, il s'arrête devant moi et dit : "Ah ! saperlotte, mon garçon, vous avez meilleure mine !" Je me récrie, jamais je n'ai tant souffert ! Il me tâte le ventre : "Mais ça va mieux, murmure-t-il, le ventre est moins dur." - Je proteste. - Il semble étonné, l'interne lui dit alors tout bas : "Il faudrait peut-être lui donner un lavement, et nous n'avons ici ni seringue ni clysopompe ; si nous l'envoyions à l'hôpital ?

- Tiens, mais c'est une idée, dit le brave homme, enchanté de se dépêtrer de moi, et séance tenante, il signe mon billet d'admission. O mes confrères en dysenterie, ne jetez plus de regards craintifs sur la pompe mignonne qui fume à votre chevet ! Qu'elle soit à jamais bénie, cette pompe bienfaisante qui m'a fait retrouver mon peintre ! C'est elle qui, avec sa robe d'un vert glauque, son piston qui chantait et son serpentement de tuyaux gonflés, m'a fait connaître les charmes de l'amitié, ces charmes qui... que... etc., (voir pour la suite CICÉRON, De Amicitia).

Toujours est-il que j'étais radieux. Je boucle mon sac, et, sous la garde d'un serviteur du lycée, je fais mon entrée à l'hôpital. Je retrouve Pardon ! Par une chance incroyable, le corridor où il couche, faute de place dans les salles, contient un lit vide près du sien ! Nous sommes enfin réunis ! En sus de nos deux lits, quatre grabats longent à la queue-leu-leu les murs enduits de jaune. Ils ont pour habitants un soldat de la ligne, deux artilleurs et un hussard. Le reste de l'hôpital se compose de quelques vieillards gâteux ou toqués, de quelques jeunes hommes, rachitiques ou bancroches, et d'un grand nombre de soldats, épaves de l'armée de Mac-Mahon, qui, après avoir roulé d'ambulances en ambulances, étaient venus échouer sur cette berge. Pardon et moi, nous sommes les seuls qui portons l'uniforme de la mobile de la Seine ; nos voisins de lit étaient d'assez gentils garçons, plus insignifiants, à vrai dire, les uns que les autres ; il y en avait des gros et des courts, des efflanqués et des minces ; c'étaient, pour la plupart, des fils de paysans ou de fermiers rappelés sous les drapeaux

lors de la déclaration de guerre. Tandis que j'enlève ma veste, arrive une soeur, si frêle, si jolie, si mignotte, que je ne puis me lasser de la regarder ; les beaux grands yeux ! les longs cils blonds ! les jolies dents ! et bonne ! Elle me demande pourquoi j'ai quitté le lycée ; je lui explique en des phrases nébuleuses comment l'absence d'une pompe foulante m'a fait renvoyer du collège. Elle sourit doucement et me dit : "Oh ! monsieur le soldat, vous auriez pu nommer la chose par son nom, nous sommes habituées à tout !" - La brave fille ! Je crois bien qu'elle devait être habituée à tout, car les soldats ne se gênaient guère pour se livrer à d'indiscrètes propretés devant elle. Jamais, d'ailleurs, je ne la vis rougir ; elle passait entre eux, calme et muette, semblant ne pas entendre les immondes récits qui se débitaient dans les chambrées autour d'elle.

Dieu ! m'a-t-elle gâté ! l'excellente soeur ! Je la vois encore, le matin, alors que le soleil s'amusait à casser sur les dalles l'ombre noire des barreaux des fenêtres, s'avancer tout doucement, au fond du corridor, les grandes ailes de son bonnet battant sur son visage. Elle arrivait près de mon lit avec une assiette qui fumait et sur le bord de laquelle luisait son petit ongle bien taillé. - "La soupe est un peu claire, ce matin, disait-elle avec son joli sourire, je vous apporte du chocolat ; mangez vite pendant qu'il est chaud !" - O soeur Angèle ! j'ai bien souvent pensé à vous, et si jamais je retourne à Évreux, vous serez la première personne que firai voir ! O l'exquise fille et la jolie causeuse ! On ne pouvait vivre près d'elle sans l'aimer, et pourtant sa vue me rendait un peu triste ; on sentait si bien sous ce masque grave une folle gaieté qui pétillait ! Parfois même, ses yeux s'éclairaient, son sourire alangui devenait adorablement mutin ; puis, comme si elle se fut reproché cet instant d'oubli, elle devenait sérieuse, s'en allait à pas lents, les yeux baissés, et moi je la suivais du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu !

Malgré tous les soins qu'elle me prodiguait, je m'ennuyais à mourir dans cet hôpital. Mon ami et moi, nous en étions arrivés à ce degré d'abrutissement qui vous jette sur un lit s'essayant à tuer, dans une somnolence de bête, les longues heures des interminables journées. Les seules distractions qui nous fassent offertes consistaient en un déjeuner et un dîner, et encore, les premiers temps, nous ne pouvions avaler notre pitance du matin. C'était l'heure de la visite, et le docteur choisissait ce moment pour faire ses opérations. Le second jour après mon arrivée, il fendit une cuisse du haut en bas ; j'entendis un cri déchirant, je me sentis pâlir, je fermai les yeux, pas assez cependant pour que je ne visse une rosée sanglante s'éparpiller, en larges gouttes, sur son tablier blanc. Ce matin-là, je ne pus manger. Peu à peu, cependant, je finis par m'aguerrir ; je me contentais de détourner la tête et de préserver ma soupe de la pluie rouge qui tombait. - En attendant, la situation devenait intolérable. Nous avons essayé, mais en vain, de nous procurer des livres et des journaux ; nous en étions réduits à passer des matinées entières à dormir et à fumer, nous étirant toutes les vingt minutes, échangeant quelques mots, puis nous renfonçant la tête dans le traversin. Cette déplorable vie durait depuis plusieurs semaines, quand un matin, Pardon qui, contrairement à son habitude, avait rôdé, toute la journée de la veille, dans la cour, me dit : "Viens-tu respirer un peu l'air des champs ?" Je dressai l'oreille, comme bien vous pensez. - "Il y a un préau réservé aux fous, poursuivit-il ; ce préau est vide ; en grim pant sur le toit des cabanons, et c'est facile, grâce aux grilles qui garnissent les fenêtres, nous atteignons la crête du mur, nous sautons et tombons dans la campagne. A deux pas de ce mur, s'ouvre une des portes d'Évreux. Qu'en dis-tu ?

- Je dis... je dis que je suis tout disposé à sortir, mais comment ferons-nous pour rentrer ?

- Je n'en sais rien ; partons d'abord, nous aviserons ensuite. Lève-toi, on va servir la soupe, nous sautons sur le mur après."

Je me lève. L'hôpital manquait d'eau, de sorte que j'en étais réduit à me débarbouiller avec de l'eau de seltz que la soeur m'avait fait avoir. Je prends mon siphon, je vise Pardon qui crie feu, je presse la détente, la décharge lui arrive en pleine figure ; je me pose à mon tour devant lui, je reçois le jet dans la barbe, je me frotte le nez avec la mousse, je m'essuie. Nous sommes prêts, nous descendons. Le préau est désert ; nous escaladons le mur. Pardon prend son élan et saute. Je suis assis à califourchon sur la crête, je jette un regard rapide autour de moi ; en bas, un fossé et de l'herbe ; à droite, une des portes de la ville ; au loin, une forêt qui moutonne et enlève ses déchirures

d'or rouge sur une bande de bleu pâle. Je suis debout ; j'entends du bruit dans la cour, je saute ; nous rasons les murailles, nous sommes dans Évreux !

Si nous mangions ? - Adopté. - Chemin faisant, à la recherche d'un gîte, nous apercevons deux petites femmes qui combinent des airs de scélérates avec des minois de jeunes vierges ; nous les suivons, nous leur offrons à déjeuner. Elles refusent... naturellement ; nous insistons... elles disent non, plus doucement ; nous insistons encore, elles disent oui. - Nous allons chez elles, avec un pâté, des bouteilles, des oeufs, un poulet froid. - Elles habitent une mesure d'assez misérable aspect ; on y grimpe par un escalier en limaçon, baveux et noir, mais la chambre n'est pas mal, claire, propre, tendue de papier moucheté de fleurs lilas et feuillé de vert d'eau. Nous dressons la table ; nous regardons d'un oeil goulu ces amours de petites femmes qui tournent tout autour ; le couvert est long à mettre, car nous les arrêtons au passage pour les embrasser ; elles sont, au reste, singulièrement affriolantes avec leurs yeux raiguisés, leur bouche tentante, leur taille souple, et avec cela bêtes à faire plaisir, coquines à faire plus plaisir encore ! - Je découpe le poulet, les bouchons sautent, les bouteilles versent leur rouge salive dans les verres, le café fume dans les tasses, nous le dorons avec du cognac ; ma tristesse s'envole, le punch s'allume, les flammes bleues du kirsch voltigent dans le saladier qui crépite ; les femmes sont dépoitraillées, leurs affutiaux, leurs rubans sont au pillage. Soudain quatre coups sonnent lentement au cadran de l'église. Il est quatre heures. Et l'hôpital, Seigneur Dieu ! nous l'avions oublié ! Je deviens pâle, Pardon me regarde avec effroi ; nous nous arrachons des bras de nos belles, nous sortons au plus vite. - "Comment rentrer ? dit le peintre. - Hélas ! nous n'avons pas le choix ; nous arriverons juste pour l'heure de la soupe. - A la grâce de Dieu, passons par la grande porte !" - Nous arrivons, nous sonnons ; la soeur concierge vient nous ouvrir et reste ébahie. Nous la saluons, et je dis assez haut pour être entendu d'elle : "Sais-tu, dis donc, qu'ils ne sont pas aimables à l'intendance, le gros surtout nous a reçus plus ou moins poliment." La soeur qui écoute semble revenir de sa surprise. Nous courons au grand galop vers la chambrée ; il était temps ; j'entendais la voix de soeur Angèle qui distribuait les rations. Je me couche au plus vite sur mon lit, elle me regarde, trouve à mes yeux un éclat inaccoutumé, et me dit avec intérêt : "Souffrez-vous davantage !" Je la rassure et je lui réponds : "O chère soeur, cette prison me tue !" Quand je lui disais de semblables choses, elle ne répondait pas, mais ses lèvres se serraient, ses yeux prenaient une indéfinissable expression de mélancolie et de pitié. Un jour même que j'essayais d'oublier dans l'assoupissement les implacables heures, elle m'avait dit : "Oh ! vous me répétez sans cesse que cette vie vous est odieuse, allons, avouez-le, vous regrettez votre Paris et ses joies," et sa bouche se contracta en un hautain sourire. Puis elle se fit plus douce, et ajouta avec sa petite moue charmante : "Vous n'êtes vraiment pas sérieux, monsieur le militaire !" Le lendemain matin nous convenons, le peintre et moi, qu'aussitôt la soupe avalée, nous escaladerons de nouveau les murailles. A l'heure dite, nous rôdons autour du préau, la porte est fermée ! Bast, tant pis ! dit Pardon, en avant ! et il se dirige vers la grande porte de l'hôpital. Je le suis. La soeur tourière nous demande où nous allons. A l'intendance ! la porte s'ouvre, nous sommes dehors. Arrivés sur la grande place de la ville, en face de l'église, j'avise, tandis que nous contemplions les sculptures du porche, un gros monsieur, une face de lune rouge, bossuée d'un nez en flûte d'alambic et de deux petits yeux d'un vert de câpre, qui nous regardait avec étonnement. Impatientés par ce regard qui ne nous quitte pas, nous le dévisageons à notre tour, effrontément et riant et nous gaussant de lui ; nous poursuivons notre route. Pardon mourait de soif (il mourait souvent de cette maladie !) ; nous entrons dans un café et tout en dégustant ma demi-tasse que j'égaie avec quelques gouttes d'un tord-boyau qui, sous le rapport de la force, ne laissait rien à désirer, je jette les yeux sur le journal du pays et j'y trouve un nom qui me fait rêver. Je ne connaissais pas, à vrai dire, la personne qui le portait, mais ce nom rappelait en moi des souvenirs effacés depuis longtemps. Je me souvenais, en effet, que l'un de mes amis avait un parent haut placé dans la ville d'Évreux. Il faut absolument que je le voie, dis-je au peintre ; je demande son adresse au cafetier, il l'ignore ; je sors et je vais chez tous les boulangers et chez tous les pharmaciens que je rencontre. Tout le monde mange du pain et boit des potions, il est impossible

que l'un de ces industriels ne connaisse pas l'adresse de M. de Chéville ! Je la trouve, en effet ; j'épousète ma vareuse, j'achète une cravate noire, des gants, je donne rendez-vous à Pardon dans un autre café, et je vais sonner doucement à la grille d'un hôtel qui dresse ses façades de briques et ses toitures d'ardoises dans le fouillis d'un parc. Un domestique m'introduit. M. de Chéville est absent, mais madame est là. J'attends, pendant quelques secondes, dans un salon, la portière se soulève et une vieille dame paraît. Elle a l'air si affable que je suis rassuré. Je lui explique en quelques mots qui je suis.

- Monsieur, me dit-elle, avec un bon sourire, j'ai beaucoup entendu parler de votre famille, je crois même avoir vu madame votre mère lors de mon dernier voyage ; vous êtes ici le bienvenu.

Nous causons longuement. Madame de Chéville me prie d'accepter de l'argent si j'en manque ; je refuse naturellement, et je lui dis : - Mon Dieu ! madame, s'il vous était possible de me faire retourner à Paris, vous me rendriez un bien grand service ; les communications vont être prochainement interceptées, si j'en crois les journaux ; on parle d'un nouveau coup d'État ou du renversement de l'Empire, j'ai grand besoin de retrouver ma mère et surtout de ne pas me laisser faire prisonnier ici, si les Prussiens y viennent.

Sur ces entrefaites rentre M. de Chéville. Il est mis, en deux mots, au courant de la situation.

- Si vous voulez prendre votre képi et venir avec moi chez le médecin de l'hospice, me dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre.

- Chez le médecin ! bon Dieu ! et comment lui expliquer ma sortie de l'hôpital ? Je n'ose souffler mot ; je suis mon protecteur, me demandant comment tout cela va finir. Nous arrivons, le docteur me regarde d'un air stupéfait. Je ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche et je lui débite avec une prodigieuse volubilité un chapelet de jérémiades sur ma triste position. M. de Chéville prend à son tour la parole et lui demande, en ma faveur, un congé de convalescence de deux mois. - Monsieur est, en effet, assez malade, dit le médecin, pour avoir droit à deux mois de repos ; si mes collègues et si le général partagent ma manière de voir, votre protégé pourra, sous peu de jours, retourner à Paris. - C'est bien, réplique M. de Chéville, je vous remercie, monsieur le docteur, je parlerai, ce soir même, au général. Nous sommes dans la rue, je pousse un soupir de soulagement, je serre la main de l'excellent homme qui veut bien s'intéresser à moi, je cours à la recherche de Pardon. Nous n'avons que bien juste le temps de rentrer, nous arrivons à la grille de l'hôpital ; je sonne, je salue la soeur. Elle m'arrête. - Ne m'avez-vous pas dit, ce matin, que vous alliez à l'Intendance ? - Mais certainement, ma soeur. - Eh bien ! le général sort d'ici. Allez voir le directeur et la soeur Angèle, ils vous attendent ; vous leur expliquerez, sans doute, le but de vos visites à l'Intendance. Nous remontons, tout penauds, l'escalier du dortoir. Soeur Angèle est là qui m'attend et me dit : - Jamais je n'aurais cru pareille chose, vous avez couru par toute la ville, hier et aujourd'hui, et Dieu sait la vie que vous avez menée ! - Oh ! par exemple, m'écriai-je. Elle me regarda si fixement que je ne soufflai plus mot. Toujours est-il, poursuivit-elle, que le général vous a rencontrés aujourd'hui même sur la Grand'Place. J'ai nié que vous fussiez sortis et je vous ai cherchés par tout l'hôpital. Le général avait raison, vous n'étiez pas ici. Il m'a demandé vos noms ; j'ai donné celui d'un d'entre vous, j'ai refusé de livrer l'autre et j'ai eu tort, bien certainement, car vous ne le méritez pas ! - Oh ! combien je vous remercie, ma soeur... Mais soeur Angèle ne m'écoutait pas, elle était indignée de ma conduite ! Je ne pouvais cependant lui dire : "Chère et bonne soeur, je vous aime et je vous vénère, mais je suis jeune, les petites femmes fringantes m'ont toujours tourné la tête ; c'est plus fort que moi, jamais je n'ai pu résister aux sourires polis des filles ; j'en'ai qu'une envie, alors que je les vois, ces damnés sourires : c'est de baiser à pleine bouche les lèvres qui les envoient !"

En attendant, soeur Angèle parlait, parlait sans s'arrêter ; je n'avais qu'un parti à prendre : me taire et recevoir l'averse sans même essayer de me mettre à l'abri. Pendant ce temps, Pardon était invité à comparoir devant le directeur ; et comme, je ne sais trop pourquoi, il était au plus mal avec le médecin et avec les religieuses, il lui fut annoncé qu'il partirait le lendemain matin pour rejoindre son corps.

"Ces drôlesses chez lesquelles nous avons déjeuné hier nous ont vendus ! m'affirmait-il, furieux,

c'est le directeur lui-même qui me l'a dit !" Tandis que nous maudissions ces coquines, le bruit court que la république est proclamée. L'hôpital saute de joie ; je donne vingt sous à un vieillard qui pouvait sortir et qui nous rapporte un numéro du Gaulois. La nouvelle est vraie : Pardon exalte : Enfoncé, Badingue ! ce n'est pas trop tôt. Le lendemain matin, nous nous embrassons et il part. - A bientôt, me crie-t-il, en fermant la grille, et rendez-vous à Paris !

Oh ! les journées qui suivirent ce jour-là ! Quelles souffrances ! quels ennuis ! Impossible de sortir de l'hôpital, une sentinelle se promenait, en mon honneur, de long en large devant la porte. J'eus cependant le courage de ne pas m'essayer à dormir, je me promenai de long en large dans le préau ; je rôdais ainsi douze heures durant, me rongant les poings d'impatience, n'ayant qu'une idée, qu'un but : fuir au plus vite cette lamentable geôle. En attendant, les jours se passaient, les Chévilleage semblaient m'avoir oublié, et j'attribuais leur silence à mes escapades qu'ils avaient sans doute apprises. Bientôt, à toutes ces angoisses, vinrent s'ajouter de lancinantes douleurs ; mal soignées et exaspérées par les prétentaines que j'avais courues, mes entrailles flambaient. Je souffris tellement que j'en vins à craindre (le ne plus pouvoir supporter le voyage. Je dissimulais mes souffrances, craignant que le médecin ne me forçât à demeurer plus longtemps encore à l'hôpital. Je gardai le lit quelques jours, puis comme je sentais mes forces diminuer, je voulus me lever quand même et je descendis dans la cour. Soeur Angèle ne me parlait plus et le soir, alors qu'elle faisait sa ronde dans les corridors et les chambrées, se détournant pour ne pas voir le point de feu des pipes qui luisait dans l'ombre, elle passait devant moi, indifférente et froide, ne me jetant plus, comme autrefois, une bonne parole, un doux regard.

Une matinée, cependant, que je me traînais dans la cour et m'affaissais sur tous les bancs, elle me vit si changé et si pâle, qu'elle ne put se défendre d'un mouvement de compassion. Le soir, après qu'elle eut terminé sa visite des dortoirs, je m'étais accoudé sur mon traversin, et les yeux grands ouverts, je regardais les traînées bleuâtres que la lune jetait par les fenêtres du couloir, quand la porte du fond s'ouvrit de nouveau et j'aperçus, tantôt baignée de vapeurs phosphoriques et comme poudrée de limaille d'argent, tantôt sombre et comme vêtue d'un crêpe noir, selon qu'elle passait devant les croisées ou devant les murs, soeur Angèle, qui venait à moi. Elle souriait doucement et ses yeux avaient une expression de bonté telle que j'y lus le pardon de mes gaudrioles et de mes fredaines. - Demain matin, me dit-elle, vous passerez la visite des médecins. J'ai vu Madame de Chévilleage aujourd'hui, il est probable que vous partirez dans deux ou trois jours pour Paris. Je fais un saut dans mon lit, ma figure s'éclaire, je voudrais pouvoir sauter et chanter, jamais je ne fus plus heureux. Le matin se lève, je m'habille, et, clopin-clopant, je me dirige vers la salle où siège une imposante réunion d'officiers et de médecins.

Un à un, les soldats étalaient des torses creuses de trous ou bouquetés de poils. Le général se grattait un ongle, le colonel de la gendarmerie s'éventait avec un papier, les médecins causaient en palpant les hommes. Mon tour arrive enfin, l'on m'examine des pieds à la tête, l'on me pèse sur le ventre qui est gonflé et dur comme un ballon, et, à l'unanimité des voix, le conseil m'accorde un congé de convalescence de soixante jours. Je vais enfin revoir ma mère ! retrouver mes bibelots, mes livres ! je ne sens plus ce fer rouge qui me brûle les entrailles, je saute comme un cabri. Je vais trouver soeur Angèle, je la prie de m'obtenir une permission de sortie pour aller remercier les Chévilleage, qui ont été si bons pour moi. Elle va trouver le directeur et me la rapporte ; je cours chez ces braves gens, je vais chercher ma feuille de route à l'Intendance, je rentre à l'hospice, je n'ai plus que quelques minutes à moi, je me mets en quête de soeur Angèle que je trouve dans le jardin, et je lui dis, tout ému : "O chère soeur, je pars ; comment pourrais-je jamais m'acquitter envers vous !" Je lui prends la main qu'elle veut retirer et je la porte à mes lèvres. Elle devient rouge. Adieu ! murmure-t-elle, et, me menaçant du doigt, elle ajoute gaiement : Soyez sage, et surtout ne faites pas de mauvaises rencontres en route. - Oh ! ne craignez rien, bonne soeur Angèle ! je vous le promets. L'heure sonne, la porte s'ouvre, je me précipite vers la gare, je saute dans un wagon, le train siffle et s'ébranle ; j'ai quitté Évreux.

La voiture est à moitié pleine, mais j'occupe heureusement l'une des encoignures. Je dépose mon

sac sous la banquette et n'ayant rien de mieux à faire, je contemple mes compagnons de voyages. Ce sont, pour la plupart, des paysans et des paysannes, des têtes de courges, des barbes de feuilles d'artichauts, des peaux de tomates. Tout cela sent le lait suri et le ferment des sueurs ; tout cela se mouche, crache, éternue, souffle, bruit, braille, fume, chique, jabotte et grogne, un wagon de 3^{me} classe enfin ! Peu à peu, cependant, la voiture se vide aux stations, je n'ai plus à côté de moi que deux voyageurs, un monsieur pléthorique, qui bougonne sans cesse, et une grande femme maigre qui dorlote sur ses genoux un affreux marmot plein de gourme. Ledit marmot plein de gourme dormait, les poings fermés, quand une secousse du wagon le réveille. Il voit les joues rouges, les yeux blancs, la moustache hérissée du monsieur, et le prenant sans doute pour l'ogre des contes de fées, se met à piailler de lamentable façon. Le monsieur rugit et invite la mère à fourrer dans le bec de sa progéniture un mouchoir en guise de tampon ; la pauvre femme était blême, elle remuait l'enfant, le secouait, la tête en bas, les jambes en l'air, le roulait sur ses genoux comme une crepe dans du sucre, rien n'y faisait, le galopin s'étranglait à force de brailler ; heureusement que cette nourricière descend avec son poupon à la première gare ; je pousse un soupir de soulagement et je mets le nez à la fenêtre. Je vois quelques arbres écimés, quelques bouts de collines qui serpentent au loin, et un pont qui enjambe un petit étang dont la robe de lentilles vertes semble le revêtir comme d'un glacis de pistache. Tout cela n'est pas bien gai. Je me renfonce dans mon coin, quand la portière s'ouvre et livre passage à une jeune femme.

Tandis qu'elle s'assied et défripe sa robe, j'entrevois sa figure sous l'envolée du voile. Elle est charmante avec ses yeux pleins de bleu de ciel, d'éclairs, de mouillures nacrées, selon qu'elle sourit ou rêve, ses lèvres de pourpre, ses dents blanches comme des quartiers de noix fraîche, ses joues rondettes et pastellées d'une fleur de rose, sa jambe cendrionesque, sa gorge battant l'étoffe, ses cheveux d'une blondeur d'èr, de cette blondeur chaude du vieux vin de Rancio !

J'engageai la conversation ; elle s'appelait Suzanne et peignait des fleurs ; nous devenons les meilleurs amis du monde. Soudain elle pâlit, elle va s'évanouir ; fouvre les vitres, je lui tends un flacon de sels que j'ai emporté à tout hasard ; elle me remercie avec un sourire si languissant et si doux que je n'ai pu le retrouver encore sur d'autres bouches. Elle va mieux ; cela ne sera rien, dit-elle, si je pouvais seulement dormir une heure, je serais tout à fait guérie ; je la supplie de se servir de mon manteau comme d'un oreiller, et elle ressemble ainsi à ces esquisses de Lawrence, alors qu'il enlève sur un barbouillage de noir, les contours blancs et rosés d'un visage de femme. Heureusement que le monsieur pléthorique était parti, et que nous étions seuls dans ce compartiment, mais la barrière de bois qui séparait en tranches égales la caisse du wagon, ne s'élevait qu'à mi-corps, et l'on voyait et surtout l'on entendait les clameurs et les gros rires des paysans et des paysannes. Je les aurais battus de bon coeur, ces imbéciles, qui troublaient son sommeil ! Je me contentai de les écouter ; des matrones ventruées discutaient entre elles sur les vices et qualités de la république. Dans cette explosion de mots écorchés, dans ce remous de théories inexprimables, j'entendis des aperçus insolites et, j'ose le dire, inconnus jusqu'alors, sur l'influence de ce système de gouvernement, sur la vente des pommes de terre et du beurre ; j'en ai assez, je me bouche les oreilles, j'essaie de dormir, mais cette phrase qui a été dite par le chef de la dernière station : Vous n'arriverez pas à Paris, la voie est coupée à Mantes, revient dans toutes mes rêveries comme mi refrain obstiné. Je rouvre les yeux, ma voisine se réveille, elle aussi ; je ne veux pas l'alarmer et lui faire partager mes craintes, nous causons à voix basse, elle m'apprend qu'elle va rejoindre sa mère, à Sèvres. Mais, lui dis-je, le train n'entrera guère dans Paris avant onze heures du soir, vous n'aurez jamais le temps de regagner l'embarcadère de la rive gauche. - Comment faire, dit-elle, si mon frère n'est pas à l'arrivée ? O misère ! je suis malade, mon ventre brûle, je ne puis songer à l'emmener dans mon logement de garçon, et puis je veux, avant tout, aller chez ma mère ! Que faire ? Je la regarde avec angoisse, je prends sa petite main ; à ce moment le train change de voie, la secousse la jette en avant, nos lèvres sont proches, elles se touchent, j'appuie les miennes bien vite, elle devient rouge. Seigneur Dieu ! Sa bouche remue imperceptiblement, elle me rend mon baiser ! un long frisson me court sur l'échine au contact de ces fleurs ardentes ; je me sens défaillir ;

ah ! soeur Angèle, soeur Angèle ! si vous pouviez la voir, vous comprendriez que j'aie si vite oublié toutes mes promesses ! En attendant, le train roule sans ralentir sa marche, nous filons à toute vapeur sur Mantes ; mes craintes sont vaines, la voie est libre. Suzanne ferme à demi ses yeux, sa tête tombe sur mon épaule, ses petits frisons d'or s'emmêlent dans ma barbe et me chatouillent les lèvres, je soutiens sa taille qui ploie, je la berce comme un enfant. Paris n'est pas loin, nous passons devant les docks à marchandises, devant les rotondes où grondent, dans une vapeur rouge, les machines en chauffe ; le train s'arrête, on prend les billets. O chère mère, je vais donc enfin te revoir ! et Suzanne ? oh ! je ne l'abandonnerai pas ! je la conduirai tout d'abord dans mon logement de garçon. Pourvu que son frère ne l'attende pas à l'arrivée du train ! Nous descendons des voitures, son frère est là. Dans cinq jours, me dit-elle, dans un baiser, et le bel oiseau s'envole ! Cinq jours après, j'étais dans mon lit atrocement malade, et les Prussiens occupaient Sèvres. Jamais plus depuis je ne l'ai revue.

J'ai le coeur serré, je pousse un gros soupir, ce n'est pourtant pas le moment d'être triste ! Je cahote dans un fiacre, je reconnais mon quartier, j'arrive devant la maison de ma mère, je grimpe les escaliers quatre à quatre, je sonne à toute volée, la bonne ouvre. C'est monsieur ! et elle saute de joie, ma mère se précipite à ma rencontre, devient pâle, devient rouge, m'embrasse, me regarde des pieds à la tête, s'éloigne titi peu, me regarde encore et m'embrasse de nouveau. Pendant ce temps, la bonne a dévalisé le buffet, je dévore tout ce que je trouve, j'avale de grands verres de vin ; à vrai dire, je ne sais ce que je mange et ce que je bois.

Je retourne enfin chez moi pour me coucher ! Je retrouve mon logement tel que je l'ai laissé ; mes bibelots, mes livres semblent me souhaiter la bienvenue. J'allume toutes les bougies pour mieux les voir, c'est un Te Deum de couleurs, un hosanna de flammes ! Les cuivres jettent de longs rayonnements de feux rouges et jaunes, les tableaux chinois jubilent et grimacent sur leur fond de vermillon rude, les fleurs s'épanouissent saignantes sur la toile bise des rideaux, une nymphe de terre cuite tend sur la tablette de la cheminée son torse rose, puis les livres se mettent de la fête et s'étirent dans leurs robes multicolores, les assiettes se remuent avec un bruit étouffé de cymbales, les grotesques de Moustiers cabriolent et ricanent, les Rouen secouent leurs panaches et leurs cornes de pourpre, des papillons couleur de rose et d'or volettent dans l'émail bleuâtre des Japans, la vieille table craque et pète de joie, le fauteuil me tend les bras comme un père de Greuze, et, abîmé dans sa longue extase, le moine de Zarbaran émiette entre ses doigts une tête de mort, et semble prier pour mes débordements, alors que, robe troussée et ventre à l'air, une nymphe de Boucher me caresse avec des yeux d'effrontée paillardes !

Est-ce ma toilette qui se réveille ou cette polissonne qui m'entoure de cette vague tiédeur, de cette vapeur mourante de maréchale ? Je ne sais ; mais cette odeur me rappelle de si tendres souvenirs que je regarde mon lit qui s'entr'ouvre, blanc, mais peu virginal. Je me déshabille à la hâte, je saute sur le sommier qui bondit, je m'enfouis la tête dans la plume, mes yeux se ferment ; je vogue, à pleines voiles, dans le pays des rêves, il me semble voir Pardon qui allume sa vaste pipe de bois, puis soeur Angèle qui me regarde avec ses grands yeux câlins et sa bouche rieuse ; puis, Suzanne s'avance vers moi, je lui tends les lèvres, je me réveille en sursaut ; je l'avoue à ma honte, je me traite d'imbécile et je me renfonce dans les oreillers, je dors.